

Nelly BLANCHARD*

Le manuscrit autobiographique d'Hervé Burel : le peuple dit par lui-même ?

La question que je me propose de soulever aujourd'hui porte sur l'image du peuple dans une œuvre littéraire bretonne inconnue : le manuscrit bio- et autobiographique d'Hervé Burel. Ce texte inédit a été retrouvé il y a peu de temps dans une malle du grenier de la famille Burel de Guipavas dans le Finistère. Re-trouvé puisque si tous les membres de la famille en connaissaient l'existence, personne n'avait osé, avant la mort de la grand-mère, aller regarder de plus près ce qu'étaient ces deux grands cahiers de comptes noirs que l'arrière-grand-père, Hervé Burel, avait précieusement conservés. Le croisement de circonstances familiales avec, sans doute, l'effet «Déguignet», et le regard que je commençais à porter sur ce genre de textes ont abouti à la mise à jour de cette œuvre. Je l'ai entièrement numérisée et souhaiterais la traduire en vue d'une édition car le texte me paraît, de par sa forme et son contenu, très intéressant.

Au mois de janvier 1905, Hervé Burel, paysan de la commune de Plouider près de Lesneven, décide de prendre sa plume et de noircir du papier pour entamer ce qu'il a intitulé «*Histor eur famill*

* Maître de conférences de celtique, CRBC, UBO/UEB.

eus breis-izel, gréat gant unan ac â zisken eus ar famill-zé à ganét en eur barrés vras eus à ganton Lesneven / Histoire d'une famille de Basse-Bretagne, faite par l'un des descendants de cette famille, né dans une grande paroisse du canton de Lesneven». 537 pages durant, il raconte ainsi en breton l'histoire de sa famille sur quatre générations, depuis 1789 jusqu'à sa propre histoire. Il a divisé son texte en huit parties : suite à une introduction exposant les motivations de son écriture, l'auteur consacre la première partie de son manuscrit à Charles Burel, dit Karlow, dont six enfants sur sept sont morts pendant les guerres révolutionnaires ; la deuxième partie est centrée sur la vie d'Yves Burel, le seul fils survivant ; la troisième partie rapporte la vie de la veuve d'Yves Burel et de son fils Fañch ; dans la quatrième partie, l'auteur relate la vie de Fañch et de sa femme Marie-Anna Manson, c'est-à-dire ses parents ; dans la cinquième partie, il rappelle l'épouvantable vie de Marc'harit Meudec, l'une de ses sœurs ; enfin, les sixième, septième et huitième parties correspondent à l'élément proprement autobiographique du texte. Il occupe 200 pages environ et semble inachevé puisque l'auteur, après avoir déroulé le fil de son enfance et de sa jeunesse, s'interrompt brusquement, au milieu d'un cahier, au moment où il se rend à une ferme pour faire sa demande en mariage. De façon surprenante par rapport à l'écriture de l'auteur, le texte n'est pas clos sur lui-même et on peut imaginer, même si des recherches sont encore à mener à ce sujet, que l'auteur est mort à cette période-là (1907) ou qu'un événement quelconque l'a empêché de poursuivre son aventure bio- et autobiographique.

Croisement d'hypothèses

C'est dans le cadre d'une interrogation plus vaste qu'il faut replacer ce qui me pousse aujourd'hui à vous soumettre les idées qui vont suivre. Suite à mon travail sur le *Barzaz-Breiz* de Théodore Hersart de La Villemarqué, j'ai choisi de me pencher sur un thème qui m'a particulièrement attirée et interrogée dans cette recherche : le peuple ou, pour être plus précise, l'image du peuple offerte dans la littérature de langue bretonne du 19^e siècle. Le travail est loin d'être achevé, car il faudra pour cela que je m'attelle à classer les types d'images par auteur, par réseaux d'auteurs, par genre littéraire, par

période, etc. Quelle image est véhiculée juste après la Révolution? vers 1848? 1870? etc. Dans la presse? dans les romans? par les collecteurs? etc. Je suis encore loin d'avoir établi une typologie pertinente. Toutefois, je pense pouvoir dégager quelques grandes lignes qui ressortent de la lecture et de l'analyse d'un certain nombre de textes.

Trois paradigmes semblent pouvoir offrir un premier découpage de la manière générale de percevoir le peuple, ce mot si fortement polysémique : le peuple-*plebs*, le peuple-*populus* et le peuple-*ethnos*.

– La première catégorie suppose une conception basée sur des degrés, des ordres, des classes dans la société, celle de peuple renvoyant à la classe sociale la plus basse. Elle est souvent liée aux oppositions petit/grand, faible/puissant, bas/haut, pauvre/riche, opprimé/oppresseur, cette bipartition pouvant toutefois laisser la place à une catégorisation plus fine selon les auteurs ou penseurs. Le principe qui sous-tend cette vision est discriminant car tout le monde n'appartient pas au peuple, le peuple ne représente qu'une partie de la population.

– La deuxième catégorie implique au contraire un principe d'unité. Le peuple englobe alors la totalité de la population, toutes classes confondues, toute notion de classe disparaissant d'ailleurs dans cette catégorie synthétisante et transcendantale. Cette vision est fortement liée à celle de nation et porte souvent en elle une approche rationnelle, voire juridique du peuple-nation. Mais elle peut aussi être liée à la religion, le peuple de Dieu masquant alors toute distinction sociale.

– Enfin la troisième catégorie, celle du peuple-*ethnos*, rassemble les visions qui lient le peuple à la nature et qui peut aussi nourrir une certaine vision de la nation. Le lien aux origines, à la naissance, à la genèse fait alors d'un peuple le socle d'une nation naturelle. Le principe est ici multiplicateur, tel peuple se distinguant par nature de tel autre peuple.

La littérature de langue bretonne du 19^e siècle offre une variation des images du peuple chez chaque auteur, et certains textes présentent aussi parfois un maillage de plusieurs approches. Cependant, on peut noter que ces trois catégories ne sont pas effectives de la

même manière dans la littérature bretonne : ce sont surtout deux catégories qui sont représentées, celle du peuple-*ethnos*, notamment chez les auteurs du courant dit « bretonniste » qui développent particulièrement l'image du « peuple des derniers » ou du « peuple breton-continuité des Celtes » et le « peuple breton différent des autres », et celle du peuple-*populus* et tout particulièrement celle du peuple de Dieu, notamment chez les auteurs appartenant à l'Église ou étant très fortement influencés par elle. Ils cultivent dans ce cas les images de « peuple-enfant » ou de « peuple-agneau », et déroulent l'argument classique de l'inégalité voulue par Dieu et disparaissant dans les cieux. Si certains rares auteurs se lancent dans l'évocation d'une classe sociale populaire, c'est souvent pour dénoncer la rupture, la brisure historique qu'a entraînée la Révolution dans l'ordre des choses, et qui a engendré un prolétariat porteur de tous les maux et réceptacle du mépris de l'auteur. Il est nécessaire de préciser que la très grande majorité des auteurs de langue bretonne au 19^e siècle est issue de cercles érudits, qu'ils sont soit des religieux, soit des nobles ou des bourgeois. Chacune de ces approches semble ainsi très orientée idéologiquement et esthétiquement. Les images diffusées par ces auteurs donnent l'impression d'être des tableaux accrochés à un mur, chacun variant en couleurs et en traits, mais reflétant toujours les mêmes visions distanciées du peuple.

Aussi, la lecture des textes des rares auteurs issus du peuple – Jean Conan, Hervé Burel et Julien Godest par exemple – provoque-t-elle la sensation que tout à coup une fenêtre s'ouvre au milieu de ce mur couvert de tableaux, que l'œil qui balayait la galerie d'images peut soudain s'évader vers le dehors, vers le réel. Jean Conan est tisserand, Burel et Godest sont paysans. Et ce qui donne l'impression d'avoir accès à une image plus vraie du peuple tient au fait que ces auteurs populaires ont tous trois fait le choix de raconter leur vie et/ou celle de leur famille. C'est donc bien à un regard du peuple sur le peuple que donnent accès leurs textes. L'abolition des distances temporelles, spatiales et sociales pouvant exister chez les autres auteurs semble faire circuler le sens et mettre en déroute les images construites et orientées des autres textes.

Je propose donc de regarder ce sens circuler au travers de l'œuvre de l'un d'entre eux : Hervé Burel.

Le peuple chez Hervé Burel

Le peuple de Burel n'est à aucun moment à rapprocher d'une vision ethnique. On ne trouve jamais chez lui de réflexions tentant de mettre en valeur le peuple breton par exemple, ni le peuple français d'ailleurs. Si certains éléments que le chercheur actuel pourrait considérer comme intéressants d'un point de vue ethnologique ou civilisationnel apparaissent çà et là, ce n'est qu'un regard a posteriori sur ces descriptions qui leur confère, éventuellement, une certaine originalité, mais rien dans le propos de l'auteur ne signale qu'il a voulu mentionner telle ou telle anecdote pour mieux faire ressortir le caractère local d'une pratique. Au contraire, Burel ne ménage pas ses critiques face à certaines croyances ou certains usages. Par exemple, l'eau de la fontaine de Saint-Dider passait pour être magique et à la Pentecôte, les mères encore allaitantes venaient faire trois fois le tour de la fontaine et trempaient leur enfant jusqu'au menton dans l'eau froide, devant parfois appuyer sur leurs épaules pour les y forcer. Et Burel de plaindre le nouveau-né qui « *ma né lenvé ket araoc mé en assur déoc'h, évit goudézé, e vézé mil boan o klask er c'honsoli* / s'il ne pleurait auparavant, je vous l'assure, par la suite, on avait grand-peine à le consoler ». Il critique les croyances superstitieuses de ces femmes qui provoquaient des cris effroyables, « *ken estlamus, gant ar spont o dévézé (ar vugale); kapabl zoken d'ho renta sot* / si terribles, tant les enfants avaient peur; capables même de les rendre fous » et ironise en disant que saint Dider aurait mieux fait de faire venir l'eau de la fontaine jusqu'aux champs voisins pour améliorer les cultures, mais que son pouvoir devait être utilisé par la vieillesse.

Quant à la vision unificatrice du peuple, ni le peuple-nation à la française ne formant qu'un tout unanime, ni le peuple de Dieu abolissant la hiérarchie sociale ne sont illustrés dans son texte. La Révolution française est bien présente dans l'œuvre, mais pour souligner le rôle majeur du peuple en tant que classe ayant formé la République. Le mot « *pobl* / peuple » est peu utilisé puisqu'il ne compte que quatre occurrences, et il est exclusivement réservé par l'auteur à l'évocation des luttes révolutionnaires. Quant à la religion, elle fait l'objet de très nombreux commentaires, mais surtout dans le but de dénoncer l'attitude et les propos des prêtres catholiques

qui nourrissent et justifient le maintien d'un ordre inégalitaire entre les pauvres et les riches.

Vous l'aurez compris, le peuple dit par Burel se trouve à l'opposé de l'image du peuple véhiculée par la très grande majorité des auteurs de langue bretonne de son siècle. Il correspond à la catégorie la moins bien représentée dans le corpus, c'est-à-dire à une vision de classe. Quand il parle du peuple, Burel pense à la partie basse et pauvre de la population. Et tout particulièrement à celle qu'il connaît, les paysans. Plutôt que le terme «*pobl* / peuple», Burel préfère les termes «*paisant* / paysan» ou «*labourer-douar* / agriculteur», même s'il évoque aussi ponctuellement les «*labou-rierien* / travailleurs, ouvriers» quand il retrace son expérience chez un entrepreneur de construction de routes. Il parle aussi de «*ar c'hlas isel eus ar societe* / la classe basse de la société». Il est à noter qu'il en parle toujours à travers le pronom personnel «*ni* / nous», s'englobant dans le peuple et ne le regardant pas de l'extérieur. Il se fonde même parfois dans le peuple comme entité transhistorique, ce qui lui fait dire que c'est «*ni paisantet or beus formet ar Republic* / nous, les paysans, qui avons fait la République» et donc «*é tléomp hé difen ferm, guirion, a sincer* / nous devons la défendre fermement, véritablement et sincèrement».

La pauvreté et la souffrance

Deux thèmes récurrents nourrissent l'image du peuple dans le texte : celui de la pauvreté et celui de la souffrance. L'auteur ne fait pas un tableau de la misère, il n'opte pas pour la stratégie de la pitié, mais il ne masque pas le dénuement ou la détresse dans laquelle se trouve le peuple. Le mot «*poan* / peine» compte 188 occurrences, et les mots «*soufr* / souffrir» (15 occurrences), «*miser* / misère» (12 occurrences), parfois agrémenté d'un superlatif («*brassa miser* / la plus grande misère»), ou encore «*merserrien* / martyrs» contribuent à développer ce champ du peuple en souffrance. «*Dismegans* / mépris», «*melancoli* / mélancolie», «*poan speret* / tracass», «*anken* / angoisse» n'égayent pas plus l'image du peuple.

La pauvreté occupe une place fort importante dans ce rapport au peuple : «*paour* / pauvre» et «*ar beorien* / les pauvres» sont des termes fréquemment employés (plus de 50 occurrences). Leur

condition est résumée dans une phrase qui prend la forme d'un slogan du malheur : « *Ganet paour, bevet paour, maro paour* / Né pauvre, ayant vécu pauvre, mort pauvre. » Les pauvres sont décrits par le manque et par l'enfermement dans le cercle des besoins et du travail obligé, de la mendicité, voire même du vol : « *an naounégues / la faim* », « *an izomou corporel / les besoins corporels* », et pour les plus pauvres, la recherche d'un toit pour s'abriter, d'un lit pour se reposer. Leur état est « *dister / dérisoire* », « *rézudik / malheureux* », « *mizerabl / misérable* ».

Si la plupart du temps la pauvreté est définie dans un rapport à un état proche de l'animalité et dans un rapport à l'injustice sociale, elle fait aussi l'objet d'un état assumé sans amertume suite aux choix politiques de ses ancêtres ruinés pour ne pas avoir accepté de suivre les lois de la monarchie.

L'injustice sociale

Le peuple est représenté comme victime de l'injustice sociale. Burel constate qu'il existe une inégalité entre les enfants d'un même père, en l'occurrence Dieu : « *Disévéledigues a zo etre bugale eun tad.* » Il dénonce l'assujettissement du peuple, n'hésite pas à employer les mots d'« *esklavourien / esclaves* » (6 occurrences), de « *restachou / restes* », « *pladet / écrasés* », ou encore la métaphore de « *mein bavé dindan o zreid / pavés sous leur pieds* ». Il reprend les termes de la période révolutionnaire en les citant en français entre parenthèses : « vilain et cerf » (*sic*). L'itinéraire de l'auteur au travers de la vie de ses ancêtres et de sa propre vie est fait de choix s'articulant systématiquement autour d'une réflexion sur la hiérarchie sociale, sur l'autorité et l'injustice du fonctionnement de la société.

Cette injustice se manifeste aussi au travers de la critique très sévère des autres protagonistes sociaux, les riches, les grands. Un jeu de miroir se met en place : « *C'hui a zo pinvidic, a ni à zo paour / Vous, vous êtes riches et nous, nous sommes pauvres.* » Miroir que l'auteur interroge : Pourquoi Dieu – qui aurait pu le faire – n'a-t-il pas mis tout le monde sur le même piédestal ? Ou du moins : « *Perac ; ma n'hé ket lakat an oll assambles en ho éas ; da viana hé tlié régli ar servich goëlloc'h éguet na ra, en eur lakat c'henc'h bep*

an amzer, ar paour gant ac pinvidic, ac ar pinvidic gant ar paour / Pourquoi s'il ne pouvait pas mettre tout le monde en même temps à vivre bien, au moins il aurait pu arranger le service d'une meilleure façon qu'il ne le fait, en changeant le pauvre en riche et le riche en pauvre. » Burel met l'accent sur le fait que le pauvre travaille très durement pour le riche, pour les propriétaires qui se sont enrichis sur son dos grâce à ses travaux douloureux.

Les protagonistes en question sont clairement identifiés par Burel : ce sont les nobles et les curés. Ils forment d'ailleurs un couple presque inséparable sous sa plume : dans 70 % des occurrences, « *noblanc ha beleien / les nobles et les prêtres* » sont nommés comme ne formant qu'un tout. Burel précise d'ailleurs que « *ne reant nemet ar memes famill / ils ne forment qu'une seule famille* ». Les variantes dans l'exposé des parties ne les séparent pas plus : « *ar veleien ac ho c'honsortet nobl / les prêtres et leur consorts nobles* », « *an noblanc, costezenn vras ar veleien / la noblesse, du grand parti des curés* », « *an noblanc hac ho c'honsortet milliget / la noblesse et leurs consorts maudits* ».

En effet, leur seule mention ne suffit pas à Burel. Il opère un typage très net des nobles et du clergé. En plus d'être maudits, les nobles passent pour des rapaces, des « *flasterien tud / des écraseurs d'hommes* », et les curés pour des fainéants (« *feneantet, farniente* »), pour des « bouffons », des vicieux, des « *tromplerien tud / trompeurs d'hommes* » qui usent de leurs paraboles, de leurs croyances idiotes et superstitieuses. Burel ne tarit pas de critiques face à « *ho c'hé-lénadureziou tromplus / leurs enseignements trompeurs* », « *tromplezennou / tromperies* », « *invensionou / inventions* », « *guévier / mensonges* », « *mysteriou / leurs mystères* », « *comzou troidellus / leurs paroles embobinantes* ». La société est clairement découpée et cloisonnée, selon Burel, et ces hommes appartiennent vraiment à une autre classe (« *catégori clas* »), qui a toute autorité, puissance et domination parce qu'ils sont instruits.

La lutte

Burel met en valeur la matérialité du rapport de classes en formulant des résistances à cet état des choses. « *Revolti / se révolter* », « *en em zifen / se défendre* » ou « *difen / défendre* » la loi du pays, le

droit, l'intérêt des paysans ou la république : ce type de mots marque sa lutte. De plus, l'emploi d'un vocabulaire syndicaliste ne laisse pas de doute sur les milieux que l'auteur a pu côtoyer et la culture dont il s'est nourri, culture de langue française ou issue des milieux francophones : « *camaradet / camarades* », « *revendicationou / revendications* », « *cindikajou / syndicats* », « *Mutualité agricole* ».

C'est surtout autour de l'instruction du peuple que se meuvent les plus grandes motivations de Burel. Hervé Burel a appris à lire avant d'aller à l'école : sa mère lui faisait lire *Buez ar Sent / La Vie des Saints*. Puis il a passé sept ans à l'école et ne regrette pas d'avoir parfois été l'objet de moqueries de la part de ses concitoyens qui pensaient qu'à 15 ans, il aurait été mieux à travailler aux champs. Il remercie au contraire ses parents de s'être financièrement et matériellement sacrifiés pour son éducation et celle de ses sœurs. Burel exprime sa fierté de maîtriser le calcul, la lecture et l'écriture, et relate un certain nombre d'événements de sa vie lors desquels ce savoir lui a servi, l'a socialement sorti de sa condition de peuple-animal incapable de comprendre ce qui l'entoure, « *just an hent dar guèar, an hent d'ho guinou; ac an hent da vont da zul dan oferan. Mad seulamant évit lac'ha al labour, éguis ar chatal déstiné évit kémentsé / juste le chemin de la maison, de l'estomac et de la messe le dimanche. Seulement bons à abattre du travail, tout comme le bétail destiné à cela* ». Burel semble penser que l'éducation du peuple peut guérir le malheur social, ou du moins l'atténuer en diminuant grandement l'aveuglement et l'étroitesse d'esprit des gens du peuple et des paysans.

Hervé Burel, en écrivant ce manuscrit, produit un acte hautement symbolique si l'on se rapporte à l'économie de sa pensée sur la condition populaire. Il prend une plume et ce faisant, il prend la parole. Son écriture est en elle-même un cri de colère, un essai de perturbation de l'ordre social, du « rapport ordonné entre l'ordre du discours et l'ordre des états¹ ». Si les mots ne peuvent guérir du malheur social, du moins peuvent-ils servir à le dénoncer. L'entrée en écriture de Burel est donc une performance démocratique, même si elle contient dès le départ une contradiction performative : Burel

1. Jacques RANCIÈRE, *La parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, coll. Littératures, 1998, p. 97.

s'adresse à ses «*camaradet lennerien / camarades lecteurs*», des lecteurs qui seraient ses pairs, des lecteurs du peuple en souffrance. Or ces lecteurs ne savent pas lire pour la plupart d'entre eux. La contradiction du texte de Burel relève du mode de communication choisi – mais peut-être usait-il d'autres modes de communication – et de la «*maladie démocratique*²» qui fait que l'ensemble du peuple ne peut avoir accès à cette connaissance exprimée. Toutefois, son acte n'est pas vain. Il invite au contraire à prendre conscience du silence des autres, de leurs pensées et propos potentiels.

Burel, homme du peuple

Pour terminer ce petit tour d'horizon de l'image du peuple chez Burel, il est nécessaire de prendre en compte l'auteur-narrateur-personnage. Hervé Burel lui-même est un homme du peuple. Comment se décrit-il et se dit-il ? Il ne se dit à aucun moment Breton ou Français. Il interroge sa croyance en Dieu et ne se dit jamais fidèle à l'Église. Aucun sentiment patriotique n'est clairement affiché. Il est en fait un homme de conviction politique et de lutte sociale, ce qui transparaît évidemment dans ce qui vient d'être analysé. Pourtant, son appartenance à la classe populaire ne couvre pas tout le manuscrit, loin de là.

Burel conte sa vie et celle de ses ancêtres au travers de nombreuses anecdotes et aventures personnelles. Les individus, les personnalités, les sentiments et émotions des personnes l'intéressent. Il se montre sensible à l'humanité des hommes et des femmes, à leur capacité à éprouver toutes sortes de sentiments. Les personnages de son texte sont avant tout singuliers, uniques. Burel lui-même, s'il apparaît à quelques reprises comme porte-parole d'une classe, ne se donne pas à voir comme modèle ou représentant d'un groupe, d'un ordre, d'une corporation. Il ne dit pas qu'il est comme les autres. Il est avant tout un être singulier qui pleure, rit, découvre la haine, mais aussi l'amour et nous le fait intimement partager. Il relate son exploration de l'affect et des relations humaines. Son texte allie à la fois émancipation sociale et émancipation individuelle.

2. *Id.*

Littérature et vérité : nouvelles interrogations

Dans quelle mesure peut-on dire que le manuscrit autobiographique d'Hervé Burel est l'une des manifestations du peuple dit par lui-même ?

J'avoue que l'une des motivations premières de ma recherche de textes pouvant provenir d'auteurs populaires reposait sur l'idée que les auteurs érudits disent le peuple de manière mensongère, fautive, car ils le disent sans le connaître. Je désirais en fait rechercher une écriture directe, libre, autonome, au-delà des images construites par les intellectuels³. Or, les premières explorations du manuscrit de Burel, tout comme l'analyse des *Aventurio* de Jean Conan ou de la vie de Godest, permettent de répondre en partie à ces questions en apportant une approche peu commune et renouvelée de l'image du peuple, mais elles soulèvent aussi de nouvelles interrogations.

Question de la parole brute

Le critique littéraire peut se sentir au premier abord fasciné par la vérité qui semblerait émaner de ces paroles populaires, attiré par une parole qui n'aurait pas dû être, qui aurait dû rester muette. Il pourrait même être tenté de découvrir une parole brute cachée sous les normes linguistiques et littéraires empruntées : normes bourgeoises, normes orthographiques ecclésiastiques, emprunts français, parfois même calques syntaxiques, etc. Il voudrait peut-être gratter ce vernis appliqué sur ce paysan trop civilisé. Or cette sophistication dans l'écriture n'est pas un écran obstruant une parole brute, comme s'il y avait une vérité à découvrir derrière ce voile bourgeois. Une vérité ne veut sans doute rien dire si elle fait taire tant de monde et de cultures⁴. Au contraire, le manuscrit de Burel est à considérer comme un tout, un ensemble faisant sens et permettant de mieux connaître son auteur et la culture qui l'a vu naître.

3. Voir Jacques RANCIÈRE à propos de la parole des prolétaires de 1848, *La nuit des prolétaires*, Paris, Fayard, 1981, p. 23.

4. *Id.*, p. 23.

Question du rapport de l'autobiographie à la vérité

Les trois textes de langue bretonne du 19^e siècle écrits par des auteurs issus du peuple relèvent du genre autobiographique. Or les théories développées sur ce genre, et surtout celle de Philippe Le Jeune, reposent sur l'idée de pactes, notamment d'un pacte de vérité qui lie l'auteur au lecteur. L'auteur, après avoir indiqué qu'il est auteur, narrateur et personnage de son texte, affirme que ce qu'il écrit est vrai, s'est réellement passé. Le Jeune va même jusqu'à dire que, même si cela n'est pas réalisable, une enquête pourrait dans le principe permettre de vérifier l'authenticité de ce qui est relaté dans le texte autobiographique. Or l'auteur peut affirmer cette vérité des faits et le lecteur peut croire en sa sincérité s'il le veut, mais l'analyse des textes ne résiste pas à cette théorie. Du moins, c'est à ce constat que, après discussion avec Yves Le Berre qui travaille précisément sur ce genre en ce moment, nous sommes arrivés. Les auteurs-narrateurs d'autobiographies ne se disent pas comme personnes, mais construisent leurs personnages. Leur choix d'épisodes de vie, le tri qu'ils opèrent dans ce qu'ils ont vécu, leur jugement sur le monde, sur leur attitude, la mémoire imaginative, mais aussi les outils qu'offre la littérature pour noircir, embellir, orienter la fresque que l'auteur dessine, sont quelques éléments qui montrent que l'on a toujours affaire à une présentation imagée de la vérité, à une fiction plus ou moins en lien avec une réalité passée.

L'autobiographie n'est pourtant pas à analyser en fonction de ce degré de véracité. Elle semble davantage reposer sur la sollicitation, de la part de l'auteur, d'un regard sur sa personne. Elle pose le rapport du même et de l'autre, et invite le lecteur à voir comment l'auteur s'est construit psychologiquement et/ou socialement, et comment sa mémoire joue pour lui un rôle primordial.

Question du rapport de la littérature à la réalité

Enfin, la confrontation avec des textes d'auteurs populaires offre la possibilité de se reposer la question de l'essence de la littérature. Est-elle expression de la société ou expression d'un individu? Pour le cas de Burel, son manuscrit est-il expression du peuple, expression d'une classe? Ou expression de la personne d'Hervé Burel conscient de lui-même et de sa position sociale?

Son manuscrit manifeste-t-il malgré lui sa condition paysanne? Son écriture serait alors témoignage naïf et inconscient. Ou au contraire n'est-elle que le produit du pur génie individuel? Cette opposition entre individu créateur et collectivité (communauté ou société) cache en fait deux conceptions nées au même moment de l'histoire littéraire et relevant toutes deux de l'herméneutique. C'est la révolution romantique à la fin du 18^e siècle qui, en permettant le passage de la littérature représentation à la littérature expression, a fait naître ces conceptions contradictoires d'analyse des textes. Mais la littérature est peut-être l'articulation de cette contradiction, plutôt que sa réduction à l'une ou l'autre des conceptions⁵. C'est en tout cas ce que l'analyse de l'œuvre de Burel m'amène à penser : Burel dit sans doute le peuple breton paysan du Léon d'une époque, mais il se dit aussi lui-même dans son rapport aux autres, et se construit une image entre quotidien et touches d'héroïsme, entre rationalité et impressions, entre vrai et imaginaire.

De quel côté de la fenêtre se trouve en fait le réel? Vers le dehors? Mais n'est-ce pas un mirage, une illusion? Ou vers le dedans, vers le ici et maintenant de Burel? Vers la pratique littéraire prise comme telle, c'est-à-dire comme faiseuse de tableaux?

5. Jacques RANCIÈRE, *La parole muette*, *op. cit.*, p. 46-55.

